

La présence de l'esclavage africain en Amérique et la force qu'il a atteinte dans les Caraïbes sont un facteur important qui conditionne notre nuance culturelle caribbe. L'influence culturelle africaine dans les Caraïbes est un facteur qui a valeur de définition extrêmement importante et c'est pour nous tous, qui sommes de l'Amérique latine et des Caraïbes, un devoir de souligner que, dans l'ensemble des contradictions sociales qui ont formé notre histoire cinq siècles durant, on a voulu sous-estimer cette influence africaine » (3), affirmait M. Armando Hart, ministre cubain de la Culture, en inaugurant ce festival.

Après avoir acculturé ce « pays latino-africain » et autorisé une simple « folklorie tropicale », la Révolution castriste semble faire marche arrière. Elle met ses expressions artistiques : littérature, cinéma, théâtre, chant et musique, à l'heure africaine.

Dans *Granma*, Sergio Viter écrit : « L'histoire des Caraïbes a été systématiquement déformée. L'impérialisme contemporain a tenté de nous isoler et de déformer nos créations populaires en les supplantant par des succédanés pseudo populaires pour touristes en mal de défoulement. En dépit de tout cela, nos peuples ont su défendre leur histoire. Ils ont su réaffirmer leur identité commune. Les temps ont changé, une nouvelle conscience est née. En ces temps révolutionnaires, Cuba a conscience d'être un membre vital du monde des Caraïbes et se repose le problème de son identité culturelle. C'est dans cette optique que nous réalisons des études et que nous participons à des activités communes et vitales dans tous les domaines (4). »

La Havane ne se contente pas d'accentuer et de mettre en avant son africanité : elle se propose de se forger, en rapport avec les peuples des Caraïbes, une nouvelle identité culturelle. Sa politique africaine y est pour quelque chose.

(3) *Granma*, 23 juillet 1979.

(4) *Granma*, 23 juillet 1979.

Les enfants africains

En octobre 1979, l'opinion publique européenne et américaine était heurtée par l'information révélée dans un journal hollandais, selon laquelle des centaines d'enfants congolais, de 10 à 16 ans, étaient arrachés à leurs parents et « déportés » à Cuba pour y subir un entraînement révolutionnaire. L'affaire des « enfants congolais » devint un scandale et les enquêtes se multiplièrent sur cette présence d'enfants africains à La Havane. Ce n'est cependant pas la première fois que le gouvernement cubain accueille des écoliers africains. Cela remonte déjà aux années 60. Mais l'intervention cubaine en Afrique et le resserrement des « liens internationalistes » entre certains pays africains et Cuba ont considérablement accru le nombre de ces enfants : plus de 10 000 dont 3 500 Angolais, 2 000 Éthiopiens, 1 500 Mozambicains, 800 Guinéens, 750 Congolais.

Choisis parmi les plus doués, ces enfants sont recrutés après des tests et des sélections réalisées par des éducateurs cubains. Les autorités congolaises n'ont pas eu la moindre peine à recruter les 600 écoliers envoyés à La Havane. Les familles étaient consentantes et voyaient même quelques avantages à ces départs : une bouche de moins à nourrir, un privilège pour l'enfant de faire des études à l'étranger, la certitude que celui-ci réussira, à son retour, à occuper un poste important et sera bien considéré par le gouvernement.

En juillet 1978, Cuba a accueilli 1 200 enfants éthiopiens. Le journal officiel cubain décrit ainsi l'ambiance de l'arrivée : « Ces enfants d'un pays cruellement frappé par une guerre injuste ont reçu dès leur arrivée à bord de l'*Africa-Cuba* les marques de l'affection d'un peuple dont la solidarité s'est tout d'abord manifestée au cours des heures amères de la guerre et qui s'est maintenant engagé à assurer la formation de ces jeunes qui sont l'avenir de l'Éthiopie socialiste. Les enfants ont vite fait d'apprendre quelques mots d'espagnol ("camarade", "papa", "Cuba", "école")